

L'Annonce

ÉCOUTE bien. Au commencement, ç'a été le père. Maintenant, c'est son fils. On raconte que c'est ainsi que ça doit se passer. Et je le pense aussi. Je ne vais pas perdre mon temps à balancer des paroles en l'air et répéter ce que je considère comme des conneries. Je te mets au parfum : dans la rue, on sème des indices. Mais c'est ton attitude qui montre qui tu es. Si tu es le genre à tenir tête ou à baisser les yeux.

Regarde-le. Il s'appelle Gabriel Vera. Mais pour nous, il sera toujours Le Gamin. C'est pareil avec le bar. Le père de Gabriel, Lucio, l'a baptisé San Cayetano. Mais dans le quartier, ils ont commencé à l'appeler Les Cinq Coins. Pourtant, cet endroit restera gravé dans notre mémoire sous un tout autre nom. Un truc à nous.

« On prend un café au Tiens-moi le gamin ? »

« Tu viens te taper quelques verres au Tiens-moi le gamin ? »

« Ça te dit de te faire une partie ou deux au Tiens-moi le gamin ? Allez, Lagarto. Viens. Il nous manque un sixième pour jouer au *truco*¹. »

« Tiens-moi le gamin ». Comme un saloon tout droit sorti du Far West. Pas étonnant qu'il soit situé dans la même rue que le Jesse James. Autre point de rassemblement des petits caïds adeptes d'une bonne bringue. Parce que, comme au Jesse, on se tapait toujours sur la tronche au Tiens-moi le gamin. Ne me demande pas pourquoi. Mais pour pas mal d'entre nous, ce bar, c'est comme une seconde maison, et ces quatre murs, c'est notre carré à nous. À Casanova, c'est ce qui ressemble le plus au ring du Caesar Palace de Las Vegas. Oui, monsieur.

Parfois les bagarres éclatent pour une histoire de maillot. Chez nous, on supporte majoritairement l'équipe de la Fragata, les autres sont pour le Lafe. T'as remarqué comment on se fait chambrer quand les tocards de notre équipe foirent leur match ? Moi, j'ai une théorie : on le fait pour le sport. Les dimanches – le jour où, selon la parole divine, on est censés se reposer –, après la sieste, quand on joue aux cartes ou aux osselets, pendant qu'on regarde le match en crypté ou *Fútbol de primera*... ça dégénère toujours. Tu peux en être sûr.

Ce n'est jamais moi qui commence. Ce n'est pas moi non plus qui viens y mettre un terme. Je m'en mêle rarement. Encore moins depuis que j'approche de la retraite. Quelle merde ! J'ai fermé les yeux. Je suis allé me coucher après avoir regardé *El hombre del rifle*² comme tous les soirs et

1. Jeu de cartes qui se joue avec des cartes espagnoles.

2. *L'Homme à la carabine*, série western télévisée américaine diffusée à partir de 1958, avec dans le rôle principal Chuck Connors.

lorsque je les ai rouverts... j'avais cinquante ans. À quel moment mon grog s'est transformé en vin et le vin en sang du Christ, un sang amer ? Je n'arrive pas à calculer combien de temps je suis resté comme un moribond. Je ne peux pas non plus jurer qu'aujourd'hui, je suis bien vivant. Parce que ce n'est pas une vie. Je suis un zombie.

Je vous disais que je n'étais jamais à l'origine des bastons au Tiens-moi le gamin et que je ne faisais rien non plus pour les régler. Il est rare que je m'en mêle. Ça m'arrive parfois quand le venin m'envahit, quand je me dis que demain, c'est lundi. Le reste du temps, c'est à cause des histoires que je rumine depuis plusieurs jours. À cause de mon côté provocateur quand je joue au philosophe. Comme la fois où il y avait ce cave qui voulait prouver à tout le monde qu'il avait des couilles. Parce que je les vois arriver, moi. *Atenti!* Le plus important, c'est que personne ne le connaisse. Il doit être étranger à la ville. Voilà la condition sine qua non pour libérer le diable qui sommeille en moi. Mais, pour être tout à fait honnête, ces derniers temps, j'ai tendance à m'en foutre. Mets-moi en colère. Et tu verras.

Les paroissiens du Tiens-moi le gamin parlent de « quand Lagarto sort les poings ». Parfois, ils en parlent et ils en pissent de rire. D'autres fois, ils s'en souviennent et ils en chient de trouille. C'est toujours pareil. Comme un rituel. Une messe. Comme un dimanche. Au commencement, ça a été le père. Maintenant, c'est son fils.

Tiens-moi le gamin. C'est resté collé au bar parce que, au début, quand il y avait du grabuge, le vieux Lucio était capable de refileur Gabriel à n'importe qui assis au comptoir ; ce n'était alors qu'un bébé. Lucio voulait coûte que coûte passer ses dimanches avec son fils. Il le voyait déjà trop peu

pendant la semaine. Mais en plus de ça, Lucio voulait que le gosse tête l'atmosphère du bar dès le berceau. Ce que je te disais au début. Que le gamin apprenne à tenir tête et à ne jamais baisser les yeux. Et le vieux Lucio pensait qu'avec un père comme lui il allait apprendre.

Tiens-moi le gamin, c'était ce que Lucio demandait chaque fois au pochtron de service, qui se réveillait tout à coup et prenait Gabriel dans ses bras pendant que le papa allait séparer les gars et distribuer des pains si nécessaire. Lucio Vera avait les bras aussi épais que ceux de Popeye. Crois-moi : le type savait se faire entendre. Lucio Vera. Des bras comme ceux de Popeye et un cœur gros comme ça... mais qui n'avait pas mangé suffisamment d'épinards. Le *cuore* du vieux Vera a lâché un samedi onze novembre mille neuf cent quatre-vingt-seize à dix-sept heures vingt-huit minutes. J'aimerais dire que je me souviens de la date en mémoire de Lucio, mais ce n'est pas ça, la raison. Si elle est restée gravée dans ma mémoire, c'est à cause de ce qui a provoqué sa mort.

On arrivait à la fin de la deuxième mi-temps de la finale de la Ligue 2. Et ce match entre San Martín de Tucumán et Almirante allait offrir à l'une des deux équipes la victoire qui la catapulterait en première division. La Fragata devait gagner coûte que coûte, parce qu'au match aller, qu'ils avaient joué en déplacement, ils avaient perdu un à zéro. Les gars de Tucumán ont souffert et ils ont assuré en défense : ils ont tué le jeu. Les onze gars en noir restaient tous plantés dans la surface de réparation, assurant le nul sans même essayer de marquer un but. Un match de merde. Évidemment, ça a exacerbé les tensions. Ils ont expulsé notre meilleur joueur, Félix Flores, qui en avait marre de

taper dans le ballon comme un peloton d'exécution attendant l'ordre de fusiller les condamnés : d'un coup de pied, il a expédié dans les airs un attaquant qui s'est retrouvé cul par-dessus tête.

Ensuite, la balance a penché en notre faveur quand deux de leurs défenseurs ont été expulsés, ainsi que le gardien qui était sorti de sa surface pour bloquer une action. Almirante est monté en attaque. Ç'a été la panique devant leur cage et on s'est retrouvés à deux doigts de les assommer. Dernière action de la partie, un corner, pendant le temps additionnel. Barney Pereira, le gardien de la Fragata, a traversé le terrain d'un bout à l'autre en levant les bras bien haut. Tori Lescano l'a repéré et lui a envoyé le ballon au second poteau. Barney est arrivé dans leur dos à tous et a frappé de la tête, complètement démarqué. Le gardien de San Martín s'est étiré tant qu'il a pu mais n'a rien pu faire. Un lobe. En plein dedans, mon pote. La populace s'est mise à péter les plombs. Nico Bueno, le présentateur de *Cachaquisimo dereyjú bailable* sur 103.5 FM s'est mis à brailler.

« Bu-u-ut ! » qu'il a dit cet enfoiré, et, chez nous, au Tiens-moi le gamin, on était tous en train de sauter en l'air et il y en avait même qui criaient. « Bu-u-ut ! » qu'il a dit cet enfoiré avant de gueuler encore plus fort : « Nan ! Barre transversale ! » Je me suis pris la tête dans les mains. On s'est tous pris la tête dans les mains. Tous, sauf deux d'entre nous. Lucio Vera et Pulgui. Pulgui regardait le comptoir les larmes aux yeux, l'air grave. Il appelait l'autre en bégayant. Je ne l'ai pas entendu mais j'ai pu lire sur ses lèvres. « Lucio », qu'il disait. Et, alors que je m'avançais vers le zinc, j'ai vu le vieux Vera, effondré sur le comptoir, les deux mains serrées sur sa poitrine, là où se trouve le cœur à ce qu'on dit.

On l'a transporté à l'hôpital Paroissiens dans le pick-up de Sosa. Les docteurs ont dit qu'il était mort avant d'arriver. Cette nuit-là, on a célébré la veillée funèbre dans le garage des Coelho. Là-bas, à Quesada, au numéro 3000. Dans la rue où se trouvent son bar et le Jesse.

Si Barney Pereira avait marqué ce but... Je ne sais pas si Lucio serait mort. Putain de merde. On aurait au moins joué en première.

La première.

Première...

Au commencement, ç'a été le père. Maintenant, c'est son fils.

Au commencement, ç'a été Lucio. Maintenant, c'est son « gamin ». Celui qui, derrière son bar, me garde mon flingue chaque fois que je sais que je vais devoir cogner. J'essaie de me retenir. Je baisse les yeux au sol et là, mon corps se rebelle et me rappelle que je ne suis pas du genre à baisser les yeux. Je suis de ceux qui tiennent tête. On m'a rarement démoli la mâchoire. On peut même dire que je détiens un record impressionnant. Mon maître, c'était Ali. Je suis le plus grand champion de toute l'histoire dans la catégorie poids lourd aux cinq coins d'Atalaya. Tous mes combats ont été gagnés par K.-O. J'ai concédé un nul qui est entré dans la légende. Quant à mes défaites... Mes défaites sont innombrables, en dehors du Tiens-moi le gamin.

Ce que je m'apprête à raconter, c'est ma chute.

Et je tiens à préciser : si j'ai toujours remis mon arme avant d'aller boxer, ce n'était pas par peur d'être tenté de la sortir si les choses tournaient mal ou si je me retrouvais le visage défoncé. Si je laissais mon pétard à Lucio ou au gamin, c'était pour ne pas aller jusqu'au bout. Pour ne pas

flinguer l'enfoiré d'étranger qui me servait de punching-ball les jours où je pétais les plombs.

Le Tiens-moi le gamin, c'est pas un bar pour les anciens et c'est pas non plus un vieux rade. Il est comme tout ce qu'on trouve dans le coin, à Atalaya. Il ne bouge pas. Un truc qui reste ancré dans le temps. Non ! Pas ancré dans le temps. Ancré dans son propre temps. La fumée de cigarettes. Les draps sur les tables de billard. Les haricots pour marquer les points. La forte odeur de pisse dans les toilettes. Rien n'a bougé depuis le jour où Lucio a ouvert. Rien, sauf le miroir derrière le bar. C'était toujours la première chose à se briser quand les bouteilles et les verres volaient. Quand tu envoyais valser un gars par-dessus le comptoir. Lucio le changeait. Il était superstitieux. Il ne voulait pas attirer le malheur. Le gamin n'a pas l'argent pour le remplacer. Et s'il l'avait, je suis sûr qu'il ne le ferait pas. Pour lui, avoir hérité de ce bar, c'était sa croix.

Gabriel sait parfaitement ce qu'il fait. Il le sait très bien, le gamin. Il a deux garçons. Je crois que le plus jeune vient d'entrer à l'école. Et on raconte que le plus grand est incroyable avec un ballon, faut le voir. Il est parti pour devenir le nouveau Messi. Mais aucun doute là-dessus : cette chochette ne risque pas d'enfiler le maillot du Brown. Pas plus que celui de Laferrere. Ils vivent à Villa Luro. Si le gamin le pouvait, il travaillerait là-bas. De l'autre côté de General Paz, dans la capitale. Gabriel ne fera pas à ses enfants ce que le vieux Lucio lui a fait. Lui voler son avenir et en faire un prisonnier du temps, enfermé dans ce bar. Les fils du gamin ne resteront pas traîner au coin de la rue. Ils auront d'autres perspectives. Ils connaîtront d'autres personnes. D'autres univers. Tout ce qu'on peut trouver

en dehors des alcoolos qui viennent se battre dans le bar de papa et du grand-père qu'ils n'ont pas connu. Les fils du gamin ne mettront jamais les pieds au Tiens-moi le gamin.

C'est pour ça que Gabriel ne remplace pas le miroir. Parce qu'il ne foutra pas un billet de plus dans cette taule. Le bar lui apporte tout juste de quoi vivre correctement. Et, de son côté, il assure le strict minimum pour maintenir le bar en état. C'est pour ça que le miroir continue d'encaisser les coups et les marques. Sur la surface, de nouvelles routes nées de la destruction se construisent chaque jour un peu plus.

Plutôt ironique quand tu sais que c'est un miroir merdique qui reflète ta véritable image.

C'est ce qui se passe, chaque fois que je vois mon reflet, chaque fois que je me retrouve face à moi-même au Tiens-moi le gamin. Ce que je vois, c'est un vieux débris au visage ridé, aussi ridé que ce miroir est brisé. Une ruine. Un monstre. Je reflète tout ce qui a été cassé et tout ce qui reste à casser encore un peu. Je peux vivre avec ça. Je peux vivre avec cette image. La seule chose avec laquelle je ne peux pas vivre, c'est quand l'image que je vois est celle de mon pire ennemi. Celle du type qui est de mauvais poil parce que demain, c'est lundi. Celle d'un type qui est là, obsédé, incapable de se vider la tête. Quand cette putain d'image n'est autre que celle de ce putain de Socrates entrant dans Casanova. Qui descend d'un cheval noir et entre dans le bar. Mon pire ennemi vient d'arriver en ville.

Moi, moi et moi.

D'abord, ç'a été le père. Maintenant, c'est son fils. Ils me donnaient des conseils et, parfois, ils tentaient même de me remonter le moral avec leur baratin. Être de l'autre côté du

bar t'assure un doctorat en écoute. Et Lucio, comme Gabriel Vera, s'imposait comme la fine fleur du métier. Ils ont toujours eu l'intelligence de garder mon revolver quand je décidais de me servir de mes poings. Ils savaient également à quel moment me le demander, dès qu'ils voyaient dans mes yeux que j'y allais à reculons.

« Lagarto, qu'est-ce que tu deviens ? » me demande le gamin, en essayant des verres qu'il vient de rincer. Et, l'air de rien, il ouvre le tiroir où j'ai pris l'habitude de laisser mon 9 mm.

Je ne lui réponds pas car je devrais mentir. Et je ne peux pas lui avouer une vérité qui m'horripile.

« Lagarto... » Le gamin prononce mon nom et, face à mon silence, il se contente de secouer de la tête. Il essuie le dernier verre et me tape sur l'épaule.

J'essaye de baisser les yeux. De me concentrer sur mes mains et sur mon verre. Mais je ne peux pas, parce que ce n'est pas mon genre. Je reste muet et mes yeux prennent la parole. Le gamin les écoute très attentivement avant de déclarer :

« C'est pas ça qui te rendra plus heureux. »

Je nie de la tête. Et, en silence, mes yeux entament une conversation longue et tendue avec mon adversaire installé dans le miroir brisé, proclamant qu'il va lui aussi défendre son honneur.

« Je vais faire le nécessaire pour que tu foutes le camp d'ici. Pour pouvoir boire mon verre de vin peinard. Jusqu'à lundi de la semaine prochaine ou jusqu'à ce que je sombre dans le chaos. Jusqu'à ce que le bleu de cet uniforme qui me fait passer pour le schtroumpf à lunettes foute enfin le camp. »

Au commencement, ç'a été le père. Maintenant, c'est le fils.

Lucio... Gabriel... *Salud* !